Louis Hémon écrivain sportif

Yann Mortelette

▶ **To cite this version:**

Yann Mortelette. Louis Hémon écrivain sportif. Les cahiers de l'Iroise, 2014, Danse et théâtre (218), pp.28-41. hal-04060128

HAL Id: hal-04060128
https://hal.univ-brest.fr/hal-04060128

Submitted on 6 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Louis Hémon écrivain sportif

Le grand succès de *Maria Chapdelaine* a fait oublier que Louis Hémon est aussi l'un des précurseurs de la littérature sportive en France. Ce passionné de sport a pratiqué notamment la boxe, l'aviron et la course à pied. Le sport semble même à l'origine de sa vocation littéraire. Sa première œuvre publiée est la nouvelle « La Rivière », qui évoque le plaisir de la nage en eau vive et qui lui vaut de remporter, le 1er janvier 1904, le prix d'honneur du concours organisé par le journal *Le Vélo*. Hémon devient ainsi le correspondant à Londres de ce quotidien, auquel il envoie régulièrement nouvelles, articles et chroniques jusqu'en 1905. L'année suivante, sa nouvelle « La Conquête », qui invite allégoriquement à conquérir la beauté grâce au sport, obtient le premier prix du journal *L'Auto*, dans lequel d'autres textes de l'écrivain paraissent de 1909 à 1913. Hémon confie également des articles sur le sport à *La Presse* de Montréal en octobre et novembre 1911. Au total, il a consacré au sport vingt et un articles, trente-deux nouvelles, plus de 220 chroniques et un excellent roman, *Battling Malone pugiliste*[1].

Lorsque les éditions Grasset publient à titre posthume *Battling Malone* en 1925, les romans qui décrivent le monde de la boxe sont encore rares. Trois ont paru l'année précédente : *Quinze Rounds* d'Henri Decoin chez Flammarion, *Blaise Putois, boxeur* de Jacques Mortane aux éditions La Baudinière et *L'Escrime et la boxe* de Laurent Tailhade chez Messein. La même année que *Battling Malone* sort chez Gallimard *Autour du ring* de Tristan Bernard. En 1926, Henry de Montherlant déclare à propos du roman de Hémon : « Paraissant il y a deux ans, *Battling Malone* eût rencontré le même succès que *Maria Chapdelaine*[2]. » Deux ans plus tôt en effet, les Jeux olympiques d'été se sont déroulés à Paris. Si les États-Unis et la Grande-Bretagne ont largement dominé les épreuves de boxe, le Français Jean Ces a tout de même obtenu une médaille de bronze dans la catégorie des poids coqs. Ces circonstances expliquent que les premiers romans français sur la boxe apparaissent en 1924 et 1925. Mais Hémon a composé *Battling Malone* à Londres en 1909-1910 : il est donc très probablement le premier écrivain français à avoir consacré un roman à la boxe. L'originalité

[1] Sur la place du sport dans la vie et l'œuvre de Hémon, on consultera avec intérêt les études d'Aurélien Boivin (« Louis Hémon et ses *Récits sportifs* », dans *Colloque Louis Hémon*, Quimper, Calligrammes, 1986, p. 79-89 ; « Louis Hémon : précurseur de la littérature sportive », dans Louis Hémon, *Œuvres complètes*, éd. Aurélien Boivin, Montréal, Guérin littérature, t. II, 1993, p. I-XLVI) et de Geneviève Chovrelat (*Louis Hémon, la Vie à écrire*, chap. IV : « Sport et littérature », Louvain, Peeters, 2003, p. 91-134).

[2] Henry de Montherlant, « Sport et littérature. Un précurseur du roman sportif : Louis Hémon », *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, 6 février 1926, p. 1.

de son œuvre est de présenter le point de vue des boxeurs, et non celui des spectateurs, ce que seul pouvait faire un adepte de ce sport. Pendant son séjour à Londres, de 1906 à 1911, Hémon a été membre du Polytechnic Boxing Club, qui a formé des champions, comme Frederick Parks, médaillé de bronze aux Jeux olympiques de Londres en 1908. Son expérience du « noble art » lui a permis d'écarter les préjugés sur ce sport, de rendre l'état d'esprit et les sensations de ceux qui s'affrontent sur le ring, et de décrire les combats de façon plus technique et plus réaliste.

Cet écrivain sportif est aussi un sportif écrivain : ses nouvelles sportives se fondent sur son expérience personnelle, comme en témoigne un bref article autobiographique, paru dans *Le Vélo* le 8 mai 1904. C'est la seule confidence que Hémon, si discret sur sa vie, a livrée au public, comme si le sport lui permettait de lever la censure qu'il s'imposait. L'autodérision s'y mêle à un style télégraphique pour couper court au lyrisme :

> Né à Brest – 12 octobre 1880 – naissance accompagnée d'aucun phénomène météorologique – venu à Paris à l'âge de deux ans – en chemin de fer (je n'étais pas encore sportif). Donne dès l'enfance des signes de combativité athlétique, assaillant à coups de pied dans les jambes les adversaires dont la taille, le poids et l'allonge m'interdisaient un jeu plus classique. – Jeunesse terne – dix ans d'externat dans un lycée noir – études sans éclat – toute combativité disparaît devant la lente oppression du thème grec. Baccalauréat – Faculté de droit – jours meilleurs – bicyclette – tous les jours de 5 à 7 heures du matin dans le Bois derrière tandem – Vélodrome – [...] Initiation au sport ; puis football et course à pied au Racing – genou foulé onze fois – précautions – Escrime – salle Césari-Vinet – atmosphère athlétique – [...] poids et haltères – aviron – Société Nautique – Basse-Seine – Sers la patrie – un an – Chartres – peloton très sportif – [...] un an plus tard Londres – Polytechnic Boxing Club – London Rowing Club – Culture physique.
>
> Le reste est encore à venir. – Je pèse 62 kilos, 1 m. 68 – 1 m. 02 tour de poitrine – 35 de biceps. – Suis annamitologue (diplômé Langues orientales), n'en tire aucun bénéfice mais un immense orgueil.

Hémon situe son « initiation au sport » entre son inscription à la Faculté de droit en 1898 et son inscription au Racing en 1900, l'année de ses vingt ans. Or, au début de l'« Histoire d'un athlète médiocre », l'une de ses premières nouvelles parue dans *Le Vélo* trois mois avant son autobiographie sportive, il présente ainsi son héros :

> Peu importe son nom ; c'était un bon jeune homme comme tous les autres. Seulement, vers sa vingtième année, il se prit soudain à penser que le sport était la plus belle et la plus noble chose du monde, et que le but de sa vie serait atteint s'il pouvait, rien qu'une fois, connaître les joies éternelles de l'effort et de la victoire[3].

Ce « bon jeune homme comme tous les autres » ressemble fort à l'auteur, qui ajoute :

[3] Louis Hémon, « Histoire d'un athlète médiocre », dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, p. 21.

> Il s'entraîna minutieusement, courut rageusement, et fut battu honteusement ; mais il avait l'espérance tenace, ce garçon, et il fallut deux saisons pour tuer la vision merveilleuse d'un jeune athlète qui lui ressemblait de façon frappante, et passait le poteau d'arrivée toujours en tête, dans des « temps » toujours surprenants[4].

Le « bon jeune homme » arrête donc la course à pied, comme Hémon, qui s'était foulé le genou onze fois – signe d'une « espérance tenace ». Il décide alors de se mettre à l'aviron, comme l'écrivain, et rêve de nouvelles performances :

> Il vit une large rivière tranquille, entre deux berges où se tassait la foule endimanchée, et, sur l'eau, [...], il vit un rameur qui lui ressemblait comme un frère, arc-bouté et tirant furieusement sur l'aviron[5].

Cette vision d'un double fraternel rappelle *La Nuit de décembre* de Musset, dans laquelle le poète évoque le double qui surgit aux moments importants de sa vie :

> Partout où j'ai voulu dormir,
> Partout où j'ai voulu mourir,
> Partout où j'ai touché la terre ;
> Sur ma route est venu s'asseoir
> Un malheureux vêtu de noir
> Qui me ressemblait comme un frère[6].

Le vers qui clôt cette strophe constitue le refrain du poème. Hémon reprend la même formule dans sa nouvelle. Mais dans le poème de Musset, le double est une figure mélancolique, remplie de compassion pour les peines du poète, tandis que, dans la nouvelle de Hémon, le double incarne le moi idéal qui pousse le sportif à se dépasser sans cesse.

Ce n'est pas seulement le goût de l'effort et l'espoir de la victoire qui motivent cet athlète médiocre, mais aussi un complexe d'infériorité qui cache une haine de soi. Après avoir perdu une course d'aviron, le personnage décide de se mettre à la culture physique :

> Il acheta donc des haltères de six livres, et couvrit les murs de sa chambre de photographies qui représentaient Sandow dans toutes les attitudes, musculeux, souriant et frisé, et, plein de mépris pour sa propre image, il « travailla » soir et matin.
> [...]
> Il trouvait sa récompense dans la joie saine et peu coûteuse d'aller contempler l'Arès Borghèse au musée du Louvre, en songeant à l'époque éloignée mais certaine où il verrait, lui aussi, surgir de lui-même la Beauté[7].

Avec ironie, l'écrivain souligne la tyrannie que l'idéal exerce sur son personnage. S'il lui paraît bon d'apprendre à se surpasser, il désavoue la recherche de records à tout prix. La

---

[4] *Ibid.*, p. 21-22.
[5] *Ibid.*, p. 22-23.
[6] Musset, *La Nuit de décembre* [1835], v. 103-108.
[7] Louis Hémon, « Histoire d'un athlète médiocre », dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, p. 25.

conclusion de sa nouvelle s'oppose à l'élitisme olympique prôné à la même époque par Pierre de Coubertin :

> On a, de nos jours, tant parlé de champions, que j'ai voulu parler un peu de la simple vie d'un garçon médiocrement doué et malchanceux, et pour cela très humain.
>
> Ne le plaignez pas, car il ne s'est jamais plaint lui-même. Vint un jour où il s'aperçut qu'il n'avait pas donné son effort en vain, et que, pour avoir lutté désespérément, faibli parfois, et pourtant continué, il était venu singulièrement près de sa chimère. À défaut de médailles, il avait gagné à sa montée tenace la force tranquille et la simplicité.
>
> Ce ne fut que plus tard qu'il apprit que toutes ces années de sport sans gloire l'avaient quelque peu trempé pour la vie[8].

Pour Hémon, le sport est une leçon de stoïcisme qui aide à supporter la vie.

Le premier texte publié par l'écrivain révèle ce que le sport lui apporte existentiellement :

> Chaque soir, quand le travail du jour est fait, le même train de banlieue me ramène lentement chez moi, et je retrouve ma rivière.
>
> [...]
>
> Je m'arrête un instant sur son bord, avec un coup d'œil amical au paysage familier, et quand j'ai sauté à l'eau d'un bond et que, dix mètres plus loin, je remonte à la lumière, je sens que je suis lavé, lavé jusqu'au cœur de la fatigue et de l'ennui du jour, et des pensées mauvaises de la Cité.
>
> Alors je remonte lentement le long de la berge, tout au bonheur de sentir mes muscles jouer dans l'eau fraîche, jusqu'à la limite de mon empire, un coude de la rivière que domine, sur un tertre de six pieds, un bouquet d'ormeaux.
>
> [...]
>
> Ô vous qui, une fois la semaine, mijotez en des baignoires, ou même vous qui, à de rares intervalles, allez barboter dans le « grand bain » étroit de quelque établissement malpropre, je vous plains du fond de mon cœur.
>
> Vous ne savez pas ce que c'est que de filer dans l'eau claire, en un coin de rivière qui semble si loin du monde qu'on s'y sent l'âme libre et sauvage d'un primitif[9].

La nage en eau vive prend une dimension lustrale : elle fait retrouver la liberté de l'état de nature. Comme Rousseau, Hémon glorifie la beauté de la nature et rejette les corruptions de la civilisation. Le « paysage familier » auquel il accorde un « coup d'œil amical » constitue son « empire », ce qui témoigne de sa volonté d'avoir un endroit où régner selon ses propres lois.

Le sport permet à Hémon de se placer en marge d'une société qu'il méprise. Dans « La Nuit sur la route et sur l'eau », il invite ses lecteurs à faire des marches nocturnes :

> Évidemment des pères, mères ou amis éplorés supplieront les nouveaux noctambules de renoncer à d'aussi absurdes équipées ; ils invoqueront les dangers innombrables qui les menacent : les gendarmes, les Apaches et les rhumes de cerveau. Mais je me plais à imaginer qu'il existe encore des hommes de tout âge en qui fleurit le goût de l'absurde et

[8] *Ibid.*, p. 25-26.
[9] « La Rivière », *ibid.*, p. 9-10.

> de l'inusité. Ceux-là mettront leurs chaussures de route, un beau soir, à l'heure où l'on sort des théâtres, quitteront les villes et s'en iront droit devant eux, jusqu'au matin[10].

Le sport ouvre à l'écrivain un espace de liberté où il se réfugie des contraintes sociales. C'est aussi le propre de la littérature. Mais le sport a sur elle l'avantage d'offrir une fuite réelle et non imaginaire ; il relève de l'expérience concrète et non de l'utopie.

À travers le sport Hémon exprime également sa rébellion contre son milieu d'origine. Sa famille appartenait à la bourgeoisie quimpéroise. Un de ses oncles paternels, qui s'appelait aussi Louis Hémon, fut avocat et député du Finistère dans les rangs de la gauche républicaine de 1876 à 1885, puis de 1889 à 1912, avant d'être élu sénateur. Le père de l'écrivain, Félix Hémon, ancien élève de l'École normale supérieure et agrégé de lettres, avait commencé sa carrière d'enseignant à Bourges en 1873, avant de la poursuivre à Rennes, à Brest et à Paris, au lycée Louis-le-Grand. En 1889, il fut nommé chef de cabinet du ministre de l'Instruction publique Armand Fallières ; en 1895, il devint inspecteur d'académie, et en 1903 inspecteur général.

Dans « Jérôme », Hémon raconte l'histoire de Jean Grébault, secrétaire du préfet des Deux-Nièvres, qui recueille un chien errant portant le nom de Jérôme. Au contact de l'animal, Grébault retrouve l'envie de renouer avec son passé de sportif. Le jeune homme et le chien partent faire des courses nocturnes au milieu de la campagne :

> La nuit était venteuse et fraîche [...]. Il se leva pourtant et marcha jusqu'à la fenêtre. La première bouffée de vent qui lui souffleta la figure lui rendit tout son courage et il sentit monter en lui en même temps la vigueur de ses vingt-cinq ans et le dégoût de la servitude. [...] « Vois-tu ! Nous avons trop attendu, Jérôme, mais il est encore temps. Je ne me rappelais plus à quoi ça ressemblait, la liberté[11]. »

Hémon a presque vingt-cinq ans quand il publie cette nouvelle dans *Le Vélo* le 26 octobre 1904. Son héros se fait le porte-parole de son aversion pour la vie bourgeoise. Dans une réunion solennelle présidée par le préfet, Grébault explique qu'il va quitter ses fonctions :

> Il leur dit qu'il s'en allait, chassé par la peur qu'il avait conçue de devenir quelque jour semblable à l'un d'eux. Il leur dit qu'ils étaient difformes et ridicules, certains squelettiques, certains obèses, tous pleins de leur propre importance et de la majesté des principes médiocres qu'ils servaient ; que leur progéniture hériterait de leurs tares physiques et de leur intellect rétréci, et qu'ils s'en iraient à la mort sans avoir connu de la vie autre chose qu'une forme hideusement défigurée par les préjugés séculaires et de mesquines ambitions…
>
> L'inspecteur d'Académie sourit avec une méprisante indulgence, le Receveur particulier ouvrit la bouche sans rien dire et le Préfet, plissant avec autorité son crâne chauve, étendit une main impérieuse.

[10] « La Nuit sur la route et sur l'eau », *ibid.*, p. 260.
[11] « Jérôme », *ibid.*, p. 89-90.

> Mais son ex-secrétaire, ne lui laissant pas le temps d'exprimer son courroux, dit indolemment : « Vous savez qu'on peut aller au Canada pour cinquante francs[12] ? »

Sept ans avant de partir pour le Canada, le futur auteur de *Maria Chapdelaine* semble en avoir déjà le projet. En évoquant « l'inspecteur d'Académie » qui sourit « avec une méprisante indulgence », Hémon règle ses comptes avec son père. Huit mois plus tôt, dans le compte rendu d'un match de rugby, il avait fait allusion à l'incompréhension de ses parents à l'égard de son goût pour le sport :

> Je songeais à tous les gens, choses et idées qui, de par la force de leur solennelle inertie, bloquent la route, et font, de la course au progrès sportif, un pénible « steeple-chase ».
>
> Il y a le vieux monsieur que l'âge, une barbe grise et « trente ans de services irréprochables » ont assis à un poste d'autorité, et qui s'oppose à l'exercice sous des noms anglais pour la très simple raison qu'on ne connaissait pas ça de son temps, et qu'une bonne santé, une vigueur normale et des nerfs bien équilibrés ne peuvent entrer en comparaison avec la connaissance approfondie des verbes grecs.
>
> Il y a la tendre mère qui n'a pas couvé son enfant pendant quinze ans pour l'envoyer se faire estropier ou défigurer dans la banlieue parisienne, qui trouve, d'ailleurs, que le costume d'un footballeur est indécent, et qu'il est préférable pour lui – selon l'âge – de faire tranquillement un tour sur le boulevard ou de jouer aux petits papiers avec les amies de sa sœur[13].

Dans « le vieux monsieur que l'âge, une barbe grise et "trente ans de services irréprochables" ont assis à un poste d'autorité », on reconnaît Félix Hémon, qui a commencé sa carrière en 1873 et a été nommé inspecteur général en 1903. Grâce au sport, l'écrivain veut s'affranchir de l'éducation qu'il a reçue. La culture physique ne lui paraît pas inférieure à la culture intellectuelle. L'une contrebalance l'autre pour atteindre cet équilibre du corps et de l'esprit qui était le but de l'éducation antique. Dans « Mon Gymnase », Hémon fait le portrait d'un professeur de lettres sportif, soulignant ainsi le lien entre sport et littérature :

> En bas, de dix heures à midi, règne le professeur. Avant dix heures, il enseigne le latin, la grammaire et plusieurs autres choses dans un lycée du voisinage ; mais après dix heures, il revêt une culotte de toile, les souliers blancs traditionnels et le maillot collant, et prend des équilibres. Il en prend sur les barres parallèles, sur la barre fixe, sur l'échelle, sur une chaise ou même par terre ; il semble que, contraint par la force des usages de se tenir sur ses pieds tout le reste du jour, il vienne en ce gymnase pour revendiquer ses droits d'homme libre et donner cours à son indignation[14].

Ce professeur équilibriste est le contre-modèle de Félix Hémon.

Comme la littérature, le sport est pour Hémon une façon de s'affranchir d'un destin tout tracé. Son personnage M. Plume, commerçant de quarante-cinq ans et de quatre-vingt douze

---

[12] *Ibid.*, p. 91-92.
[13] « Angleterre contre Irlande », *ibid.*, p. 29.
[14] « Mon Gymnase », *ibid.*, p. 136.

kilos, s'est remis tardivement à l'aviron ; pour apaiser une querelle entre de jeunes rameurs, il leur tient ces propos :

> La plupart d'entre vous n'ont rien de ce qu'ils désirent : leurs journées sont occupées par un travail qui peut-être leur déplaît ; ils ont peu d'argent, peu de liberté, leurs vies sont gâchées par la médiocrité et l'envie, et les souvenirs de leur jeunesse ne représenteront à leurs quarante ans qu'une chaîne d'illusions déçues et d'ambitions frustrées. Eh bien ! ils pourraient se faire une autre vie à côté de celle-là, une vie qu'ils façonneraient eux-mêmes, et dont l'image leur resterait plus tard comme une consolation et un soutien. Si vous étiez sages, jeunes gens, vous vous efforceriez d'appliquer entre vous toutes les vertus qu'il est trop dur d'appliquer ailleurs. Non pas par amour du bien ou pour mériter d'illusoires récompenses ; mais parce que l'existence que vous aurez ainsi façonnée vous consolera de l'autre existence, et parce que c'est le meilleur moyen d'être heureux.
>
> [...]
>
> Si vous êtes forcés par l'existence journalière d'être jaloux, méfiants et durs les uns aux autres, vous devriez comprendre mieux la douceur d'avoir une autre existence d'où la rancune et l'âpreté seraient bannies. Sinon, vous ne trouverez dans votre club qu'une autre forme de la vie qui vous est dure, et ce n'est qu'arrivés à mon âge que vous vous apercevrez de ce que vous avez perdu[15].

Dans une autre nouvelle, ce même M. Plume, après avoir lu une revue d'athlétisme, décide de se mettre à la culture physique, ayant pris conscience « que tout individu de bonne santé [est] capable de s'acheminer vers la grâce balancée des marbres anciens et qu'il trouver[a] sur la route les dons additionnels d'une santé meilleure et d'une plus forte volonté[16] ». Pour Hémon, le sport peut aider plus particulièrement certaines personnes :

> Ouvriers et manœuvres qui, leur ouvrage fait, corrigent avec leurs haltères les effets malsains d'un travail trop spécial ou trop dur ; employés de la Cité à qui une demi-heure d'exercice devant leur fenêtre ouverte doit tenir lieu de sport, de grand air, de liberté, de tous les biens qu'ils n'auront jamais ; pauvre garçon chétif et tenace, avide de secouer le joug de la faiblesse atavique, mais qui se décourage parfois et à qui il faut répéter le bon évangile, l'histoire merveilleuse des trois fées, Santé, Force et Beauté… qui n'ont pas été ses marraines[17]…

L'écrivain insiste sur la portée sociale du sport. Sa nouvelle « Le Combat » commence par la description d'une salle de boxe dans les quartiers pauvres de Londres :

> Loin, bien loin du Londres visité par les touristes du continent, au cœur de Whitechapel, tout à côté de ces entassements d'humanité miséreuse qui s'appellent Mile End, Stepney, Bethnal Green, s'élève le temple du Combat.
>
> Le portique en est une miteuse façade de dix mètres à peine, où trois colonnes noirâtres racontent des années d'existence sale entre la boue et le brouillard jaune, et l'autel, au milieu d'une grande salle entourée de gradins, est un « ring » de vingt pieds carrés.

[15] « L'Éducation de M. Plume (II) », *ibid.*, p. 112-113.
[16] « L'Éducation de M. Plume (IV) », *ibid.*, p. 122-123.
[17] « Le Muscle et le sport », *ibid.*, p. 146.

> [...] On n'y voit jamais de géants et bien peu d'hercules, et seulement des individus de taille quelconque et de musculature généralement médiocre, qui s'y martèlent rageusement la figure, conformément aux règles vénérées du marquis de Queensberry[18].

Au milieu de la misère sociale, le sport conserve une dimension sacrée : Hémon présente la salle de boxe de Whitechapel comme un temple dont le grand prêtre serait le marquis de Queensberry. Sa sympathie va aux boxeurs sans le sou, aux novices à « la défense héroïquement maladroite », aux vétérans usés par l'âge, à tous ceux qui ont « au même degré le courage de bull-dog qui fait les combattants »[19].

Le sport représente également un enjeu politique pour Hémon. Peu après son arrivée au Canada, il explique dans un article comment le sport sert à rééquilibrer les rapports entre nations :

> Le sport, parmi les Canadiens français doit être une question nationale. Il faut se garder d'exagérer : leur existence et leur indépendance pratique ne dépendent pas du résultat de courses ou de matches de football ! Mais il est suffisant de se rendre compte que lorsque les Anglais verront les Canadiens français leur tenir tête et les battre souvent dans la plupart des sports et jeux auxquels ils se livrent eux-mêmes, ils n'en ressentiront que plus de respect pour eux[20].

Les articles du *Vélo* et de *L'Auto* dans lesquels Hémon encourage les lecteurs français à pratiquer la boxe et l'aviron ont certainement aussi à ses yeux une portée politique dans le cadre de l'Entente cordiale signée entre la France et la Grande-Bretagne en 1904. Dans *Battling Malone*, les membres du National Sporting Club comptent sur Patrick Malone pour rétablir leur « suprématie menacée dans ce sport qui est et doit rester l'apanage de la race anglaise[21] » ; mais le héros est finalement battu par un Français : en refusant le fatalisme dans le sport, Hémon le refuse aussi en politique. Au niveau individuel comme au niveau collectif, le sport est pour lui un instrument de liberté.

Fait curieux chez un écrivain favorable au progrès du sport dans la société : les sportives sont absentes de ses nouvelles. La Belle Époque est pourtant le moment où le monde du sport s'ouvre aux femmes. Nombre d'entre elles pratiquent désormais la bicyclette, l'équitation, le golf ou la natation. Lors des Jeux Olympiques de Paris en 1900, elles obtiennent le statut d'athlètes, et l'on organise pour elles des épreuves de tennis et de golf. Certes, il faudra attendre 2012 pour qu'une épreuve féminine de boxe soit créée aux Jeux Olympiques ; mais l'absence de sportives dans l'œuvre de Hémon relève sans doute d'une autre cause. La

[18] « Le Combat », *ibid.*, p. 15.
[19] *Ibid.*, p. 17.
[20] « Le Sport et la race », *ibid.*, p. 310-311.
[21] *Battling Malone*, *ibid.*, p. 697.

nouvelle « Le Record » est à ce sujet très éclairante. Elle met en scène un jeune homme qui s'adonne avec enthousiasme à l'athlétisme dans l'espoir de remporter une épreuve de saut en longueur. Mais voici que la belle histoire dont il avait rêvé se gâte :

> L'été arriva – lourd soleil et nuits chaudes – et il lui vint… des ennuis. Pourquoi m'appesantirais-je là-dessus ? Il faut être un romancier pour délayer en quarante pages la piteuse histoire d'amour d'un simple garçon. Celui-là avait une âme ridiculement tendre, qu'il avait toujours cachée de son mieux : il s'aperçut que des choses qu'il croyait oubliées lui mordaient encore le cœur ; il vit qu'il avait été heureux et que c'était fini… Je n'en dirai pas plus long[22].

Ce laconisme du narrateur, qui suggère l'histoire d'amour de son personnage plutôt que de la raconter, n'est pas surprenant chez Hémon, lui-même si secret. La fiction romanesque permet cependant à l'écrivain d'exprimer les sentiments ensevelis au fond de son cœur. Le sport aide son personnage à surmonter la crise amoureuse qu'il traverse :

> Il n'en continua pas moins à s'entraîner. C'était son plaisir et son repos que de quitter tous les jours pendant quelques heures la ville triste, poussiéreuse et chaude, pour la douceur accueillante des ombrages familiers. Il lui semblait qu'il laissait derrière lui tout le poids de son ennui confus, et entrait dans un refuge où il n'y avait place que pour des âmes brutes et paisibles, saines comme des corps. D'autres venaient là comme lui, pour se retremper à la camaraderie facile et rude des terrains de sports, et leur conversation était d'une simplicité rafraîchissante. Ils s'inquiétaient peu de savoir ce que l'un d'eux pouvait faire, dire ou penser en dehors de la portion de sa vie qu'il consacrait à l'athlétisme ; une convention tacite les faisait se considérer, entre eux, comme de purs organismes musculaires, assemblés au même lieu par un désir commun, et, à l'écho de leurs paroles directes, sa souffrance lui paraissait mièvre et ridicule comme un roman mal écrit[23].

La comparaison qui termine ce passage laisse entendre que, pour Hémon, un roman bien écrit est sobre et vigoureux comme les « paroles directes » des sportifs : l'écrivain forge son style à partir de son expérience du sport.

La veille de la compétition, son héros fait cet étrange cauchemar :

> Il rêva qu'il était un pantin, un beau pantin vert et rouge, et qu'il s'agitait désespérément sur une table de bois blanc. Il s'en allait par petits bonds ridicules, avec des efforts maladroits ; et soudain le toit creva, et il se sentit emporté très haut vers le grand ciel noir ; mais à la fin de son élan, il retomba comme une pierre, les membres cassés, et il lui sembla entendre une voix grêle et moqueuse qui disait dans l'ombre : « C'est fini maintenant, il ne sautera plus[24]. »

Ce pantin au destin tragique rappelle beaucoup le clown que Théodore de Banville met en scène dans « Le Saut du tremplin », à la fin de ses *Odes funambulesques*. Le poète décrit les

---

[22] « Le Record », *ibid.*, p. 34-35.
[23] *Ibid.*, p. 35.
[24] *Ibid.*, p. 36.

prouesses inégalées d'un clown, qui saute toujours plus haut pour fuir une réalité qu'il exècre :

> Enfin, de son vil échafaud,
> Le clown sauta si haut, si haut,
> Qu'il creva le plafond de toiles
> Au son du cor et du tambour,
> Et, le cœur dévoré d'amour,
> Alla rouler dans les étoiles[25].

Comme le clown de Banville, qui représente allégoriquement le poète que sa soif d'idéal conduit au martyre, le pantin de Hémon parvient, en sautant, à s'arracher des mains de celle qui le fait souffrir. La suite de la nouvelle révèle le sens de ce rêve prémonitoire :

> Son tour vint : il rassembla toute sa force, se lança dans la longue allée droite et sauta. Il s'enleva mal et retomba lourdement, au milieu de murmures désappointés. Son second essai fut plus mauvais encore. Alors, il alla s'asseoir dans un coin d'ombre tranquille et attendit la fin. La sueur et la poussière avaient rayé sa figure de sillons noirâtres. Il se sentait laid et misérable. Comme le soleil l'aveuglait, il ferma les yeux, et voici qu'une figure lui apparut.
>
> Elle ne lui avait jamais fait que du mal, cette figure. Elle avait tué sa paix et chassé son sommeil ; elle était venue au milieu de sa simplicité tranquille pour lui donner tant de doutes, d'angoisses et de soucis que sa force et son repos semblaient l'avoir quitté à jamais. Et pourtant elle lui apparut là, dès qu'il ferma les yeux, comme il fallait qu'elle lui apparût. Il se souvint du beau pantin vert et rouge, qui se trémoussait sans comprendre entre les mains monstrueuses, les mains qui faisaient joujou avec sa douleur et son effort, et… il comprit.
>
> Quand il rouvrit les yeux, il entendit qu'on appelait son nom pour la troisième fois. Alors une force invisible le prit à la nuque, le poussant vers cette piètre chose qui se trouvait être son destin, et il sentit tous les muscles de son corps s'éveiller en même temps et frissonner d'impatience, vifs, puissants et légers.
>
> Il courut comme il n'avait jamais couru de sa vie ; passa tous ses points de repère l'un après l'autre, un… deux… trois, vit la terre du sautoir presque sous ses pieds, et s'enleva désespérément. Il perçut qu'il sautait haut et loin, si loin qu'il vit la foule vers laquelle l'emportait son élan reculer avec un remous de peur, et il vint s'enterrer jusqu'aux chevilles dans la terre meuble. [...]
>
> Quelques secondes plus tard, le porte-voix mugit aux quatre coins du terrain : « Six mètres qua-atre-vingt-on-onze – Reco-ord de France[26]. »

Poussé par l'énergie du désespoir, le héros de Hémon pulvérise le record du saut en longueur. Ce n'est pas l'amour, mais la volonté de fuir l'amour qui le fait se surpasser.

Si le sport a permis à Hémon d'exprimer sa rébellion contre la société et contre son milieu d'origine, de se créer une identité propre et d'endurcir une « âme ridiculement tendre », il l'a sans doute aidé aussi à surmonter une histoire d'amour déçue, antérieure à son départ pour Londres et dont la nouvelle « La Belle que voilà » garde probablement le

[25] Théodore de Banville, « Le Saut du tremplin », *Odes funambulesques* [1857], éd. Peter Edwards, dans *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Champion, t. III, 1995, p. 244.
[26] Louis Hémon, « Le Record », dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. II, p. 36-38.

souvenir : « Je ne suis ni marié, ni père de famille, et toutes ces choses qui vous hantent à seize ans, et que les hommes de bon sens oublient ensuite, je ne les ai jamais oubliées. / Oui, j'ai été amoureux[27]. »

Yann MORTELETTE

[27] « La Belle que voilà », *ibid.*, t. I, p. 14.